

Marchands et banquiers du Moyen Âge

Jacques
LE GOFF

Marchands et banquiers
du Moyen Âge

Préface de
Patrick Boucheron



QUADRIGE • POCHÉ

puf

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins
d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle.
La fouille de textes et de données est interdite conformément
à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

ISBN 978-2-13-089587-9

Dépôt légal – 1^{re} édition : 1956
1^{re} édition « Quadrige Poche » : 2026, septembre
© Presses Universitaires de France, 1956
« Que sais-je ? »
5, allée de la 2^e DB, 75015 Paris

Sommaire

Préface, <i>par Patrick Boucheron</i>	9
Introduction	19
Chapitre I. L'activité professionnelle	27
Chapitre II. Le rôle social et politique	73
Chapitre III. L'attitude religieuse et morale	113
Chapitre IV. Le rôle culturel	155
Bibliographie	193

PRÉFACE

par Patrick Boucheron

Une « esquisse », que caractérisent ses « ambitions limitées », vraiment ? Voici ce qu'annonce l'auteur « au seuil de ce petit livre », dont les premières pages font l'inventaire de tout ce qu'il doit abandonner en chemin. Car l'allure est véloce et le ton aventureux. Comment pourrait-il en être autrement, dès lors qu'il s'agit de broser le portrait de groupe de ces hommes d'argent et d'aventure, ces « pieds poudreux » qui, parcourant le monde du négoce et de la banque, mettent le Moyen Âge en mouvement ? Emporté par l'énergie narrative d'un essai qui fait récit de sa propre capacité de synthèse, le lecteur se retrouve vite guidé vers une autre rive du temps.

Car cette histoire qui démarre, au pas de course, avec l'« arrêt des invasions » du Haut Moyen Âge nous mène jusqu'aux lisières de la Renaissance. Là nous attend, à la dernière page, une figure énigmatique, dont l'auteur nous dit seulement qu'elle figure « sur la célèbre fresque

de la chapelle Brancacci ». Nous sommes à Florence, en 1424, et Masolino peint les miracles de saint Pierre : à gauche, l'apôtre guérit un infirme, à droite il redonne vie à une femme pieuse. Mais le personnage qui s'avance est indifférent à ces scènes de dévotion. Le voici qui traverse la place civique, dont le décor monumental dit son aspiration à la beauté, faite d'esprit de calcul et de goût pour la nouveauté. Il est « somptueusement vêtu » précise notre auteur qui tient à le saluer une dernière fois, « entre sa gloire et sa vanité ».

Tel est donc le héros du livre qu'on va lire : ce personnage collectif qui fait advenir les temps nouveaux et qui, se frayant un chemin dans les interstices du jeu des normes du Moyen Âge, en révolutionne l'histoire. Mais tel est également l'historien qui lui redonne vie : un jeune médiéviste qui, à 32 ans à peine, travaille déjà à faire advenir un autre Moyen Âge – *Pour un autre Moyen Âge* est le titre d'un de ses livres fameux parus vingt ans plus tard, en 1977 –, et cet autre Moyen Âge est devenu notre Moyen Âge. « C'est un problème irrésolu que de savoir si la mémoire vive des princes de la Renaissance est due à leur propre génie ou à celui des artistes qui ont transmis l'essence de leur être à la postérité », écrivait le grand historien Ernst Kantorowicz. Il en va de même des marchands et banquiers du Moyen Âge, désormais inséparables du portrait historique qu'en fit Jacques Le Goff voici soixantedix ans.

C'est donc cela qu'on appelle un classique en histoire : un livre dont le titre devient inséparable du nom de son auteur, non pas *Marchands et banquiers du Moyen Âge* de Jacques Le Goff, mais *Marchands et banquiers du Moyen Âge de Jacques Le Goff*. Paru en 1956, il constitue le 699^e volume de la collection « Que sais-je ? » fondée en 1941. C'est déjà alors non seulement une série encyclopédique de référence, dont les contraintes de pagination et de clarté synthétique sont bien connues, mais une collection de livres d'auteur accueillante à ceux qui veulent donner de la voix pour révolutionner leur discipline. Comme plus tard Pierre Bourdieu avec *Sociologie de l'Algérie* de (1958, n^o 802) ou Emmanuel Le Roy Ladurie et son *Histoire du Languedoc* (1962, n^o 958), Jacques Le Goff signe là son premier livre. Un livre de combat, contre la vieille histoire poussiéreuse qui l'avait accablé d'ennui lorsqu'il faisait ses études d'histoire. « Tout d'un coup la poussière de la Sorbonne s'en va, elle vole. C'est le grand vent du large », écrira-t-il plus tard dans sa contribution aux *Essais d'ego-histoire* dirigés par son ami Pierre Nora (1987).

Voici donc dans quel esprit d'esprit il conviendrait aujourd'hui d'aborder ce petit livre si vif, et dans le fond si joyeux. Non comme la première pierre d'un monument historiographique, mais comme un coup d'essai qui ne sait pas encore qu'il est un coup de maître. De Jacques Le Goff,

on se fait sans doute aujourd'hui une idée trop instituée : s'il est devenu le « pape de la nouvelle histoire », c'est parce qu'il ne dédaigna pas, durant sa carrière, de prendre des responsabilités universitaires, éditoriales et médiatiques. Mais nous n'en sommes pas là en 1956 : Jacques Le Goff est certes doté d'un beau pedigree académique (École normale supérieure, École française de Rome, Maison française d'Oxford, CNRS), mais c'est encore un débutant : il est assistant à la faculté des lettres de Lille et sa bibliographie ne compte alors qu'un seul article publié, et qui plus est huit ans auparavant – ce qui laisse songeur aujourd'hui, en ces temps de frénésie bibliométrique. Son titre ? « Un étudiant tchèque à l'université de Paris au XIV^e siècle », paru dans la *Revue des études slaves* en 1948.

C'est que Jacques Le Goff se cherche encore. Né à Toulon en 1924, il fut d'emblée attiré par le grand air et le soleil de la Méditerranée, ce qui l'amènera plus tard vers ce pays de villes qu'est l'Italie. C'est pourtant à Prague qu'il part en 1948, travaillant à une thèse, qu'il n'achèvera jamais, sur le royaume de Bohême au XIV^e siècle et, plus particulièrement, la fondation de l'université par Charles IV en 1348. Mais davantage qu'à l'université, il s'intéresse à l'histoire des universitaires, et plus particulièrement encore aux conditions matérielles du travail intellectuel. D'avoir été témoin du coup de Prague en 1949 le « vaccine » (selon ses propres mots) contre toute

tentation communiste. Cela lui permettra de ne pas faire payer aux autres, plus tard, le prix de sa désillusion, et de rester fondamentalement marxiste. Non pas du point de vue de l'histoire culturelle (il ne croit guère à l'étagement des structures), mais du point de vue du primat des luttes de classe. Et c'est parce qu'il croit au mode de production qu'il peut défendre, dans les années 1980, l'idée du « long Moyen Âge ».

Car l'auteur de *L'Imaginaire médiéval* (1985), qui incarne aujourd'hui la conversion de la troisième génération des Annales à l'histoire des mentalités, ne concevait pas l'exercice de l'histoire autrement que « de la cave au grenier ». Si Jacques Le Goff entendait bien mettre l'imagination au pouvoir, c'était depuis une position de recherche qui faisait de la notion même de travail le cœur de ses préoccupations historiennes. Paru l'année de la mort de Lucien Febvre, *Marchands et banquiers du Moyen Âge* est animé d'un mouvement qui mène de l'histoire des échanges commerciaux à celle des systèmes de pensée. Mais cet arc narratif est bandé par un seul et même ressort, qui est celui de la contradiction fondamentale entre le christianisme et l'argent. Contradiction que l'on pourrait dire volontiers wébérienne tant la pensée du sociologue allemand apparaît ici fondamentale pour construire l'idéal-type du marchand médiéval, indispensable à l'essor de la Chrétienté latine, mais insupportable à ses clercs, pour qui faire travailler l'argent, c'est vendre du temps, donc voler Dieu.

Tel est le nerf central du drame qu'on va lire. Jacques Le Goff y décrit les accommodements de la pensée scolastique, adaptant sa doctrine du « juste prix » aux intérêts bien compris de l'institution ecclésiale, mais il raconte aussi les contradictions existentielles des marchands, qu'ils soient poussés vers l'hérésie ou accueillis par cette nouvelle pastorale de la parole que développent les ordres mendiants. Or dans un cas comme dans l'autre, la résolution de cette dialectique historique a toujours la ville pour scène principale. Entre le marchand drapier de Douai Jehan Boinebroke au XIII^e siècle et Cosme de Médicis, banquier florentin du XV^e siècle, Jacques Le Goff aura donc parcouru pour la première fois, en mouvement, et en tension, cet espace-temps d'un « beau Moyen Âge » qui, de la mer du Nord à la Méditerranée, est celui des villes, des marchands et des universités.

Car pour Jacques Le Goff, le choix d'un Moyen Âge urbain, entreprenant et savant fut aussi un choix laïc : celui de son père, qu'il admire, contre la bigoterie de sa mère, porteuse d'un christianisme de la désolation qui lui fait horreur. Voici pourquoi très vite, le Moyen Âge académique, celui des châteaux et des cathédrales, ne le satisfait plus. Comme l'a remarqué Alain Boureau, c'est en « dépayasant » le Moyen Âge au contact de l'histoire antique frottée d'ethnologie ou de l'histoire moderne des grands espaces de Fernand Braudel que Jacques Le Goff sut le rendre

accessible, s'imposant avec talent et conviction comme un défenseur ardent de la vulgarisation. Voici pourquoi son *Marchands et banquiers au Moyen Âge* fait diptyque avec un autre texte court et brillant qui paraît l'année suivante, en 1957 donc, dans une collection des Éditions du Seuil qui militait alors pour l'éducation populaire (« Le temps qu'il fait ») et dont le titre, cinglant anachronisme contrôlé, claquait alors comme un étendard : *Les Intellectuels au Moyen Âge*.

Avec ces deux livres, Jacques Le Goff a trouvé sa manière – et elle est d'une certaine manière révolutionnaire. Il n'est pas interdit de penser qu'elle lui fut inspirée par la logique de l'innovation scolastique elle-même, de la même manière que la *Pratica della mercatura* et autres manuels de commerce que l'historien évoque à la fin de son « Que sais-je ? » en inspire l'énergie historique. Car dans un cas comme dans l'autre, pour les marchands comme pour les intellectuels, le médiéviste dont l'appétit historique était aiguisé par le goût du présent ne cherchait au fond qu'une chose : le moteur de l'innovation en histoire. On a souvent insisté sur l'« aversion du Moyen Âge pour la nouveauté » ; une rupture violente avec le passé était alors nécessairement perçue comme une défaite de la pensée. Mais Le Goff montre que cela n'empêchait en rien les intellectuels et les marchands du Moyen Âge d'envisager l'idée de progrès et d'innovation, de désirer ardemment lancer des défis au passé.

« De faire du neuf, d'être des hommes nouveaux, les intellectuels du XII^e siècle en ont eu le vif sentiment. »

Et sans doute, avec eux, l'auteur du livre qu'on va lire. Sans doute faut-il, pour ne pas trop en retarder la lecture, dire un dernier mot sur cet art de la brièveté qui caractérise la poétique de l'histoire de Jacques Le Goff. L'affirmation pourrait paraître surprenante, quand on songe aux épais volumes qu'il a légué : *La Civilisation de l'Occident médiéval* (1964), *La Naissance du purgatoire* (1981) ou encore *Saint Louis* (1996). Mais dans ces trois cas pourtant, si le récit est de vaste amplitude, il ne cesse de se relancer par ces narrations brèves qu'affectionnait l'historien des *exempla*, ces histoires exemplaires par lesquels les prédicateurs médiévaux emportaient l'adhésion de leurs auditeurs en faisant récit du drame des valeurs – soit, très exactement ce dont il est question ici entre le temps, le travail et l'argent.

Certaines de ces intrigues, si théâtralement trousées, vont acquérir une grande célébrité historiographique : ainsi du fameux article « Au Moyen Âge : temps de l'Église, temps des marchands » paru dans les *Annales* en 1960, qui opposait le temps calculé des horloges urbaines sonnant les heures égales pour mieux organiser le travail, et le temps liturgique des cloches d'église dont les heures inégales scandaient les prières. Mais ce court et brillant essai ne fait qu'amplifier un paragraphe qu'on trouve déjà dans le quatrième et dernier

chapitre de *Marchands et banquiers du Moyen Âge*. Tel est donc le plaisir de lecture que l'on peut attendre d'un tel livre, contemporain de cet optimisme des Trente Glorieuses qui réarme l'idée de progrès, mais hanté par l'inquiétude qui lui est inséparable, « entre sa gloire et sa vanité » : se laisser à nouveau emporter par l'énergie des commencements.

INTRODUCTION

L'esquisse ici présentée est d'ambitions limitées. On en a exclu le moins certain, ce qui s'appuie sur trop peu de documents et de travaux, ce qui est encore objet de controverses entre érudits et historiens plutôt que conquête – même provisoire – de la science, ce qui demeure dans les marges explorées seulement par quelques rares pionniers de la recherche historique. Avec regret, on a dû sacrifier l'examen des problèmes à l'exposé de l'état présent des acquisitions.

Il faut cependant, au seuil de ce petit livre, expliquer, sinon justifier ces limitations, poser ces problèmes, évoquer les directions où s'engagent les chercheurs.

On s'est d'abord enfermé dans un cadre géographique : celui de l'Europe chrétienne. On espère y gagner en cohésion, mais on y perd à coup sûr en horizons. Renoncer à parler du marchand byzantin et du marchand musulman, c'était éviter de parler de gens mal connus, de personnages appartenant à des civilisations différentes,

voire hostiles. Mais le commerce, s'il suscite des conflits, est plus encore un des liens majeurs entre les aires géographiques, entre les civilisations, entre les peuples. Même au temps des croisades les échanges commerciaux – supports d'autres contacts – n'ont pas cessé entre la chrétienté occidentale et le monde musulman. Mieux même, on peut penser que c'est la constitution de l'islam qui, loin de couper l'Orient de l'Occident, a ressoudé les deux mondes et créé, par ses grands centres urbains de consommation, un appel de produits qui est à l'origine du renouveau commercial de l'Occident barbare. En tout cas, il est certain que le marchand vénitien a élaboré sa fortune au contact de Byzance, que les grandes cités maritimes d'Italie ont puisé dans le domaine gréco-musulman, de Ceuta à Trébizonde, de Byzance à Alexandrie, l'essentiel de ce qui fit leur richesse. Le marchand chrétien dont l'activité est postérieure à celle du marchand byzantin ou arabe ne leur a-t-il pas emprunté des méthodes, des mentalités, des attitudes ?

Cet abandon du monde oriental qui eût été impardonnable si on avait étudié le commerce médiéval, on a pensé pouvoir s'y résigner, traitant du marchand. Seconde limitation de ce petit travail : le commerce proprement dit – avec l'étude de ses marchés, de ses routes, de son outillage, de ses produits, de son évolution – n'a pas été traité pour lui-même. Ce sont les hommes qui s'y sont adonnés qui intéressent ici. À cet